

reur allemand, l'autre un tsar russe ; et peu à peu s'atténuait l'horreur qu'inspiraient d'abord ces alliances. Plus tard, à l'époque des Comnènes, plus d'une princesse byzantine alla s'asseoir sur un trône d'Occident : et inversement, au temps des Comnènes et des Paléologues, plus d'une princesse latine vint partager la pourpre du César byzantin.

Comment ces exilées s'accommodèrent-elles au milieu nouveau où leur destinée les faisait vivre ? que conservèrent-elles, dans leur patrie nouvelle, des idées et des mœurs de leur pays natal ? Les Byzantines portèrent-elles avec elles en Occident quelque chose de la civilisation supérieure où elles avaient été élevées ? Les Occidentales s'hellénisèrent-elles au contact du monde plus policé, plus élégant, où elles se trouvèrent transplantées ? Ce sont autant de questions qui se posent à celui qui entreprend d'étudier ces vies impériales, et dont la solution, dépassant le cadre étroit de ces recherches particulières, n'est point sans intérêt peut-être pour l'histoire générale de Byzance et de la civilisation. On y peut voir en effet dans quelle mesure deux mondes, opposés et hostiles, se pénétrèrent et furent susceptibles de se comprendre ; on y apprendra quel profit l'un et l'autre tirèrent de ce contact, et de ces deux civilisations de valeur inégale, laquelle exerça finalement l'influence la plus puissante et la plus durable.

Le compte est assez vite fait des princesses byzantines que leur mariage transporta sur des trônes d'Occident. C'est — si l'on néglige quelques personnes plus obscures — Théophano, qui, vers la fin du x^e siècle, épousa l'empereur Otton II et qui fit